

CHAPITRE XIII.

DÉPART DES HÉBREUX DE RAMSÈS.

L'heure de la délivrance était venue : le coup qui avait frappé tous les Égyptiens, à commencer par le Pharaon, avait tellement changé leurs dispositions à l'égard des Hébreux, qu'au lieu de vouloir les retenir encore, ils les pressèrent eux-mêmes de quitter le pays. Moïse et les Israélites, sous sa conduite, se hâtèrent donc de prendre le chemin du désert. Il nous faut maintenant les suivre dans leur marche.

La détermination de la route par laquelle les enfants de Jacob se rendirent d'Égypte dans le désert de Sinaï est une des questions bibliques les plus intéressantes, mais aussi les plus difficiles¹. Les difficultés tiennent à plusieurs causes. On ne parvient pas toujours, même après un petit nombre de siècles, à retrouver le théâtre de grands événements historiques. Si les hommes laissent sur la terre des vestiges un peu plus durables que celui du navire qui fend les flots, ces vestiges eux-mêmes s'effacent à leur tour, et l'on cherche souvent en vain où s'est livrée une bataille fameuse², quel a été le site d'une grande cité. Combien n'a-t-on pas discuté, parmi nous, pour savoir quel est le véritable emplacement d'Alésia? Mais si l'événement dont on veut retrouver les traces se perd, en quelque sorte, dans la nuit d'une antiquité reculée, s'il s'est accompli dans une région bouleversée depuis par la nature et par les hommes, par les mouvements du sol et par les révolutions politiques, le travail de reconstruction semble devenir impossible, et

¹ Pour la bibliographie, voir plus haut, p. 216.

² Tels les Campi Catalauni, le champ de bataille de Vouillé, etc.

n'est-ce pas une sorte de folie que de le tenter? Depuis qu'Israël a quitté la vallée du Nil et traversé le golfe de Suez, il y a de cela plus de trois mille ans, la physionomie du pays s'est notablement modifiée; tous les noms des lieux sont changés; les sables du désert ont envahi une partie du sol, fertilisé jadis par les irrigations du fleuve; les eaux de la mer Rouge ont elles-mêmes altéré son antique rivage; tout, en un mot, et le temps et les hommes, semble avoir conspiré pour dérober aux recherches des savants contemporains les lieux témoins des miracles racontés dans l'Exode.

Cependant, quelles que soient les difficultés à vaincre, si elles nous mettent dans l'impossibilité de tracer d'une manière rigoureuse et sûre dans tous ses détails la route suivie par les Hébreux, elles ne sont pas telles qu'elles nous mettent hors d'état de la fixer approximativement. La configuration particulière de l'Égypte a pour nous cet avantage qu'elle impose, pour ainsi dire, un itinéraire forcé à une multitude en marche, se dirigeant vers un but connu; le choix de la route ne lui est point laissé: il n'en existe qu'une seule; si donc on réussit à fixer quelques-unes des étapes des émigrants, on peut, par là même, retracer, à coup sûr, la ligne générale qu'ils ont suivie dans leur voyage.

Tout le problème se réduit ainsi, on le voit, à découvrir le point de départ et le point d'arrivée des Israélites: les deux termes extrêmes étant connus, l'indication des haltes intermédiaires perd beaucoup de son importance; quels que soient les lieux où ils ont séjourné, la direction de leur marche a dû être la même et leur route n'a pas changé.

Malheureusement, la détermination du point de départ et du point d'arrivée est le sujet des plus vives controverses, et donne naissance à des opinions nombreuses et contradictoires. Nous montrerons d'abord que les Israélites sont partis de Ramsès, dans la terre de Gessen; nous rechercherons

plus tard quel chemin ils ont suivi pour se rendre à la mer Rouge et enfin en quel endroit ils ont traversé miraculeusement les eaux du golfe de Suez.

Pendant de longs siècles, on n'a point songé à déterminer géographiquement la marche d'Israël à la sortie d'Égypte. A vrai dire, l'ignorance où l'on était du théâtre des événements, depuis que la vallée du Nil était tombée au pouvoir des sectateurs de Mahomet, rendait la solution du problème impossible. Seuls les Pères de l'Église, et, en particulier, ceux qui habitaient l'Égypte, auraient pu, dans les premiers siècles de notre ère, étudier utilement la question; mais, détournés de semblables recherches par la nécessité de se dérober aux persécuteurs, ou absorbés par les discussions dogmatiques et par la défense de la foi contre les hérétiques, ils ne portèrent pas leur attention sur ce problème topographique.

Au premier siècle, un savant juif, l'historien Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques* avait cependant, en racontant la sortie d'Égypte, présenté les faits et décrit les lieux à sa manière. Apion supposait que Moïse était né à Héliopolis, non loin du Caire actuel¹. Josèphe supposa aussi que les Hébreux étaient partis des environs de Memphis ou du Caire. « Ils partirent, dit-il, pendant que les Égyptiens versaient des larmes et regrettaient de les avoir maltraités. Ils firent route pour Létopolis², qui était alors déserte; c'est là que fut bâtie plus tard Babylone, lorsque Cambyse ravagea l'Égypte³. »

¹ « Moses, ut accepit a grandioribus natu Ægyptiis, Heliopolitanus erat. » Josèphe, *Cont. Apion.*, l. II, 2, édit. Havercamp, t. II, p. 469.

² « Létouspolis, ville d'Égypte, est une partie de Memphis, auprès de laquelle sont les pyramides. » Étienne de Byzance, *De Urbibus*, édit. Dindorf, 4 in-8°, Leipzig, 1825, t. I, p. 274.

³ Josèphe, *Ant. jud.*, II, xv, 1, t. I, p. 111. La Babylone dont parle Josèphe est le vieux Caire.

Josèphe ne connaissait pas les lieux qu'il décrit dans le passage que nous venons de citer; il rapporte les événements, non point tels qu'ils se sont passés, mais tels qu'il les a conçus et imaginés¹. Son autorité est par conséquent nulle sur ce point. Elle a néanmoins contribué à accréditer beaucoup d'erreurs, comme nous aurons occasion de le voir.

Il est possible d'ailleurs qu'il reproduisit une tradition reçue dans le pays. Lorsque les Juifs se furent établis en Égypte, après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, et surtout à l'époque de la fondation d'Alexandrie par Alexandre le Grand, ils durent naturellement chercher à adapter à la géographie actuelle du pays le récit de l'Exode; mais ils le firent sans critique, et en quelque sorte au hasard, jugeant de l'état ancien de l'empire des pharaons par son état présent et supposant que leurs ancêtres étaient partis des alentours de la ville alors la plus célèbre, c'est-à-dire de Memphis. Leur manière de voir, il est important d'en faire la remarque, n'est pas à proprement parler, une tradition, car elle est sans racines dans le passé; c'est une pure opinion.

¹ « Die Angabe des Flavius Josephus, *Arch.* 2, 15, dass die Israeliten durch Letopolis, des spätere Babylon, gezogen und in drei Tagen in Eilmarschen — mit Weibern und Kindern und Heerden! nach Baal-Zephon gekommen seien, ist nicht das Resultat von Forschungen, sondern seiner, wie gewöhnlich, oberflächlichen Combinationen. Hierbei hat er noch dazu die Lage von Letopolis, welches westlich von Nil etwas unter Cairo lag, während Babylon auf der östlichen Nilseite oberhalb Cairo stand, unrichtig angegeben. Sichtlich glaubt er, die Israeliten von der Hauptstadt Aegyptens kommend, müssten von Memphis ausgezogen sein. Seine Angaben sind nur eine oberflächliche Umschreibung und falsche Erklärung des biblischen Berichtes. » Scholz, *Die Aegyptologie und die Bücher Moses*, 1878, p. 107. Ces paroles sont sévères, mais elles ne sont pas injustes. Josèphe, dans l'intention sans doute d'augmenter la gloire de son peuple, ou bien par ignorance, a inséré dans son histoire des choses tout à fait fausses. Ainsi, par exemple, *Ant. jud.*, II, v, il attribue aux Hébreux la construction des pyramides; or elles existaient longtemps avant leur arrivée en Égypte. Voir plus haut, p. 258.

Elle est peut-être cependant la première origine de l'explication de Josèphe. Elle est aussi très vraisemblablement la source de ce que l'on appelle la tradition chrétienne et arabe.

Lorsque le christianisme s'implanta sur les bords du Nil, il accepta sans discussion et comme une sorte d'héritage de famille les idées des Juifs indigènes sur les faits de leur histoire. Les premiers écrivains ecclésiastiques ne révoquèrent point en doute la croyance populaire et ne la soumirent à aucune critique, comme nous l'avons déjà remarqué; d'après certains indices qu'on peut recueillir dans leurs œuvres, il est même permis de supposer qu'ils l'acceptèrent à l'occasion¹. Quand le croissant bannit la croix de la vallée du Nil, il n'extirpa point l'opinion courante sur la marche des Hébreux : les Coptes la transmirent aux Arabes et lorsque les savants européens commencèrent à visiter l'Égypte au siècle dernier, ils l'y retrouvèrent toujours vivace; elle s'était fidèlement conservée depuis deux mille ans environ, mais, comme nous l'avons observé plus haut, elle n'avait aucune racine au delà de l'époque de l'établissement des Juifs en Égypte, elle n'avait jamais été jusqu'alors soumise à aucune discussion sérieuse.

Cependant l'ère de la critique allait s'ouvrir; la route suivie par les Hébreux allait enfin être examinée sur place et par des hommes compétents². Le premier voyageur qui ait

¹ Cosmas Indicopleuste, *Topogr. Christ.*, l. v, dans Migne, *Patr. gr.*, t. LXXXVIII, col. 196, parlant de la sortie d'Égypte, ne nous dit rien sur le point de départ, mais fixe le lieu du passage de la manière suivante : « Il eut lieu à l'endroit appelé Clysmā, à main droite de ceux qui se dirigent vers les montagnes. On y voit encore les traces des roues des chars, qui sont visibles jusqu'à la mer, sur un espace assez considérable : ces traces ont été conservées jusqu'à présent pour servir de signes aux fidèles. » La tradition concernant Clysmā peut être exacte; nous y reviendrons plus loin.

² Nous n'étudierons aucun système antérieur à celui du P. Sicard, parce qu'ils pèchent tous par la base, c'est-à-dire par l'ignorance de la géogra-

eu la gloire d'étudier scientifiquement la question, sinon de la résoudre, est un missionnaire jésuite français, le P. Sicard, digne précurseur de nos égyptologues sur la terre des pharaons¹.

Quand il arriva sur les bords du Nil, pour s'y occuper du salut des âmes, il ne tarda pas à former le projet de mettre son séjour à profit pour étudier la question de l'exode. Il se familiarisa d'abord avec les mœurs et les coutumes du pays; il s'informa en même temps des traditions locales; puis il entreprit en 1720, un voyage dont « le principal motif était

phie de l'Égypte. Calmet lui-même, dans sa *Dissertation sur le passage de la mer Rouge par les Hébreux*, publiée en 1717, trois ans avant que le P. Sicard parcourût les lieux où il plaça les scènes de l'exode, ne put, malgré toute sa science, traiter la question que d'une manière trop vague et en tombant dans beaucoup d'erreurs. C'est ainsi qu'il suppose que la terre de Gessen était située près de la mer Méditerranée, parce que, dit-il, « le nom de Gessen, qui signifie pluie, fait juger que ce pays était près de la Méditerranée, où il pleut quelquefois, au lieu qu'il ne pleut jamais dans les parties les plus méridionales de l'Égypte » (P. xxix).

¹ Claude Sicard, né à Aubagne en 1677, mort en Égypte, après vingt ans de mission, en 1726, victime de son dévouement à soigner les pestiférés, avait beaucoup de science et était doué d'un rare esprit d'observation. Il parlait fort bien l'arabe. Il a consigné ses observations sur l'Égypte dans des lettres qui ont été publiées dans le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, t. II, v, VI et VII des *Mémoires du Levant*, 1^{re} édit., t. v de la 2^e édit.; elles remplissent dans la 2^e édit., le t. v presque entier. Ses lettres, mémoires ou notes sont au nombre de quinze, parmi lesquelles nous signalerons, outre la *Lettre au P. Fleuriau sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge*, un *Plan d'un ouvrage sur l'Égypte ancienne et moderne, en treize chapitres, avec des cartes géographiques, et les dessins de plusieurs monuments antiques; Lettres sur les différentes pêches qui se font en Égypte; Réponse du P. Sicard à un mémoire de messieurs de l'Académie des Sciences; Discours sur l'Égypte*. — Une lettre du supérieur général des Missions du Levant (p. 283-295) contient un abrégé de la vie du P. Sicard. Tout ce que ce savant religieux avait écrit sur l'Égypte a été traduit en allemand et publié dans la *Sammlung der merkwürdigsten Reisen in den Orient*, édité par H. E. G. Paulus, 1692-1803.

d'examiner de près et à loisir la route que les Israélites avaient prise, par ordre du Seigneur, pour sortir de l'Égypte¹. » Il raconta son voyage et ses résultats dans une *Lettre au P. Fleuriau*; elle fit grand bruit dans le monde savant et les conclusions en ont été longtemps acceptées, surtout en France².

Le P. Sicard adopte pour le fond la tradition arabe. Il commence par établir que le pharaon de l'exode ne demeurerait pas à Tanis. « Je prétends que le roi Pharaon, qui régnait lorsque les Israélites sortirent de l'Égypte sous la conduite de Moïse, demeurait à Memphis, ... non pas à Tanis³, » à l'ouest de la mer Rouge, et non au nord-ouest. Quant à Ramsès, le point de départ des Hébreux⁴, il était, d'après lui, non loin de Memphis, au sud du Caire.

« Sans contredit, Ramessès est ce qui s'appelle aujourd'hui Bessatin, petit village à trois lieues du vieux Caire, à l'orient du Nil, au milieu d'une plaine sablonneuse qui s'étend deux lieues depuis le vieux Caire jusqu'au mont Troyen ou

¹ *Lettre du P. Sicard sur le passage des Israélites. Lettres éditantes*, édition de Toulouse, 1840, t. v, p. 211.

² L'opinion du P. Sicard est digne d'attention, non seulement parce qu'elle est la première tentative faite pour déterminer scientifiquement et sur les lieux mêmes la marche des Hébreux, mais aussi parce qu'elle a eu beaucoup de célébrité et a compté un très grand nombre de partisans. Le P. Pujol, de la Compagnie de Jésus, l'a encore défendue en novembre 1872, dans les *Études religieuses : Les Lacs Amers et le passage de la mer Rouge par les Hébreux*. A la p. 666, il se déclare un « demeurant du vieil âge, disciple du P. Sicard, » et p. 674, il place Ramsès à Bessatin, dans les environs du Caire, comme le fait le P. Sicard. C'est là que, comme ce dernier, il suppose que se sont rassemblés les Hébreux pour sortir de l'Égypte.

³ *Lettre du P. Sicard sur le passage des Israélites, ibid.*, p. 212. — « Memphis, dit-il, p. 213, était où est Girgé, et Babylone où est le vieux Caire : l'une et l'autre ville le long du Nil, Memphis à l'occident et Babylone à l'orient. »

⁴ Exod., xii, 37.

Tora et une lieue depuis le Nil jusqu'au mont Diouchi¹... Non seulement Bessatin et la plaine dont je viens de parler, continue-t-il, sont le lieu d'où les Israélites partirent pour sortir de l'Égypte; mais ils sont encore le lieu où ils s'assemblèrent quelques jours sous des tentes pendant que Moïse demandait à Pharaon leur délivrance². »

Le lieu de rassemblement des Israélites étant fixé à Bessatin, la voie suivie de là pour se rendre sur les bords de la mer Rouge, était naturellement indiquée : « Ils avaient devant eux deux routes, et ce sont les seules qui mènent de Memphis et de Ramessès (Bassatin) à la mer Rouge, savoir : la vallée qui est entre le mont Tora et le mont Diouchi; et l'autre est la plaine qui mène de Babylone ou du vieux Caire à Arsinoé, aujourd'hui Suez³. » Moïse, d'après le P. Sicard, ne pouvait suivre que la première et la suivit en effet.

Tel est, dans ses points fondamentaux, le système du missionnaire jésuite. Il eut un grand succès dès l'époque de sa publication; il était présenté par un savant qui avait vu « de ses propres yeux⁴, » et qui s'exprimait avec un accent de conviction communicatif⁵; il fut aussitôt accepté par un

¹ Voir la carte, p. 387.

² *Lettre du P. Sicard, ibid.*, p. 216-217.

³ *Lettre du P. Sicard, ibid.*, p. 222.

⁴ « Le P. Sicard, écrivait son supérieur au P. Fleuriau, *ibid.*, p. 294, a l'avantage de ne rien avancer dans son ouvrage, qu'il n'ait vu, comme l'on dit, de ses propres yeux. »

⁵ « Je crois l'avoir découverte, cette route, écrivait-il, au commencement de sa *Lettre sur le passage des Israélites*, p. 211, et je suis convaincu que les auteurs, tant anciens que modernes, tant juifs que chrétiens qui ont fait prendre aux Israélites un autre chemin que celui dont je vais vous parler, pour arriver aux bords de la mer, ne se sont trompés que parce qu'ils n'avaient pas une carte exacte, ou, pour mieux dire, une connaissance parfaite de la Basse Égypte, de la situation et de la disposition des lieux. » Et plus loin, p. 223, il dit : « Je puis en parler avec certitude. En mil sept cent vingt, je fis le même voyage que les Israélites, en compagnie de M. Fronton, drogman de France au Caire. Nous partîmes

grand nombre de savants et même de voyageurs anglais et allemands qui parcoururent après lui l'Égypte.

L'itinéraire tracé par le P. Sicard est cependant inexact, parce qu'il assigne aux Hébreux un faux point de départ¹. Si Moïse était parti des environs de Memphis, comme l'auteur le supposait à tort, il aurait certainement suivi la route décrite par le savant missionnaire, avec une parfaite connaissance des lieux; mais, par malheur pour ce système, le pharaon ne résidait pas à Memphis², et Ramsès n'est pas Bessatin. Ce sont là deux vérités capitales, qu'il importe de bien établir pour toute la suite de nos recherches.

Quand la tradition locale fut créée, longtemps après les événements, comme nous l'avons observé plus haut, elle se laissa guider par une analogie trompeuse.

Comme Memphis était alors la principale ville de l'Égypte, on supposa qu'il en avait toujours été de même, et l'on en conclut qu'elle était la capitale et la capitale unique, habitée par le roi, à l'époque où Dieu frappa la contrée des dix plaies. Cette supposition était fautive. Memphis était bien

au mois de mars et à la pleine lune; nous campâmes à Ramessès, à So-coth, à Étham, à Phihahiroth. Nous ne mîmes que trois petites journées à aller de Bessatin, que j'ai dit être Ramessès, à Phihahiroth, connu aujourd'hui sous le nom de Touaireq et nous n'en mîmes pas davantage à revenir au grand Caire. » En terminant, p. 253, il demande qu'on lui communique les objections que pourra susciter son opinion.

¹ Nous ne nous arrêtons pas à discuter sur l'endroit où le P. Sicard fait traverser la mer Rouge aux Hébreux. Quoique ce soit trop au sud, à notre avis, cette partie de son système n'a pas d'importance particulière.

² M. Lecoindre, dont nous aurons plus loin à étudier le système, suppose à tort, comme le P. Sicard, que le roi d'Égypte résidait alors à Memphis. « Pharaon habitait Memphis, assure-t-il; la Bible ne le dit pas, mais tout le monde en convient. » *Du passage de la mer Rouge par les Hébreux*, dans les *Études religieuses*, 1869, p. 567. On va voir que, d'après la Bible, le roi habitait Tanis et que la plupart des commentateurs modernes le reconnaissent. M. Lecoindre, comme nous le dirons en son lieu, place d'ailleurs Ramsès dans la véritable terre de Gessen.

une des résidences royales, du temps de Ménephtah. le pharaon de l'exode, mais elle partageait cet honneur avec d'autres cités, avec Thèbes dans la Haute Égypte, avec Tanis, dans le Delta. Au moment où Moïse, revenu de la péninsule du Sinaï, se présenta à la cour pour réclamer l'affranchissement de son peuple, et pendant qu'il accomplit les grands miracles qui amenèrent la fin de la servitude, le monarque égyptien demeurait à Tanis. Ce fait important nous est attesté par un témoignage irrécusable, celui de l'Écriture elle-même. Le livre de l'Exode, il est vrai, ne nomme pas expressément la résidence de Ménephtah, mais les Psaumes suppléent à cette omission et nous y lisons :

Sous les yeux de leurs pères, il fit des prodiges,
Dans la terre d'Égypte, dans les champs de Tanis...
En Égypte il fit des signes,
Et des merveilles dans les champs de Tanis¹.

« Une plaine sablonneuse, aussi vaste que triste, nommée aujourd'hui San, en souvenir du nom antique Zoân, et couverte de ruines gigantesques, de colonnes, de piliers, d'obélisques, de sphinx, de stèles et de pierres de construction, tous ces débris taillés dans la matière la plus dure du granit de Syène, vous représentent, dit M. Brugsch, la position de cette ville de Tanis à laquelle les textes égyptiens et les auteurs classiques s'accordent à donner l'épithète d'une grande et splendide ville en Égypte. Selon les inscriptions géographiques, les Égyptiens ont donné à cette plaine avec le centre de Tanis, le nom de Sokkot Zoân, *la plaine de Zoan*, nom dont l'origine remonte jusqu'à l'époque de Ramsès II. L'auteur du Psaume LXXVIII se sert... exactement de la même expression en voulant rappeler aux Hébreux contemporains les miracles que Dieu fit devant les ancêtres « des

¹ Ps. LXXVII (hébreu, LXXVIII), 12, 43. Le texte hébreu nomme la ville צַן , Tsoan (*So'an*), mais il est certain que Tsoan, aujourd'hui San, désigne Tanis.